



HAL
open science

Les "Épîtres à Philippe II" de Pérez de Pineda et de Corrano Une apologie de la liberté de conscience

Michel Boeglin

► **To cite this version:**

Michel Boeglin. Les "Épîtres à Philippe II" de Pérez de Pineda et de Corrano Une apologie de la liberté de conscience. Colloque international, Université Paul Valéry-Montpellier III, 26-27 avril 2007, 2008, Montpellier, France. pp.57-90. <hal-02141433>

HAL Id: hal-02141433

<https://hal.science/hal-02141433v1>

Submitted on 20 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Michel BOEGLIN, « Les Épîtres à Philippe II de Pérez de Pineda et de Corran. Une apologie de la liberté de conscience », *Marges* 31 (2008), Perpignan, pp. 57-90.

LES ÉPÎTRES À PHILIPPE II DE PÉREZ DE PINEDA ET DE CORRAN. UN PLAIDOYER POUR LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE

MICHEL BOEGLIN
Université Montpellier III

«C'est une chose très évidente, que la religion de l'homme doit être libre, vu que devant le Seigneur les cérémonies, mines et apparences externes, ne servent de rien, si le cœur n'y est premièrement bien enseigné et affectionné à la volonté de Dieu». *A. Corran, Lettre à Sa Majesté du roi des Espagnes* (1567), f° 76r.

Au milieu du XVI^e siècle, alors que s'élevaient les nouvelles frontières confessionnelles délimitant des espaces politiques religieusement uniformes, l'Espagne avait choisi de devenir le bastion du catholicisme et de contrer l'avancée de la Réforme. La situation intérieure dans une couronne où y compris les partisans d'Érasme étaient inquiétés, depuis les années 1540, ne laissait guère présager une quelconque ouverture envers la liberté de religion¹. Toutefois, entre 1557 et 1567,

1. Voir la lettre de Dryander (Enzinas) à Calvin du 16.10.1547. Bibl. ducale de Gotha, ex. cod. Chart. A 20-405, f. 47 et 48 : cité dans *Mémoires de Francisco de Enzinas, texte latin inédit avec la traduction française du XVI^e siècle en regard, 1543-1545*, éd. de Ch. Al. Campan, Bruxelles, 1863, 2 vol., I, p.128, n. 1 ; voir aussi le document cité en appendice à mon article «Hérésie protestante et surveillance des ports dans l'Espagne des Habsbourg (1521-1700)», *Actes du colloque 'Les ports dans l'Europe méditerranéenne. Trafics et circulations'*, Montpellier, 19-21 mars 2004, (sous presse). Sur la question du protestantisme en Castille et en Aragon, voir notamment A. Rondono, « Luther et l'Espagne, 1520-1536 », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 1 (1965), p. 109-165 ; W. Thomas, *La represión del protestantismo en España, 1517-1648*, Louvain, 2001, p. 189-209 ; J. Martínez Millán, « Corrientes espirituales y facciones políticas en el servicio del Emperador Carlos V », Blockmans, W.P. - Mout, M.E.H.N. (eds), *The World of Emperor Charles V*, Amsterdam, 2004, p.97-126. Sur les courants critiques à l'égard du Saint-Office, voir S. Pastore, *Il Vangelo e la*

plusieurs épîtres à l'adresse du roi d'Espagne furent publiées afin d'infléchir ses positions en matière religieuse. Celles qui furent écrites par des Espagnols ne sont, à notre connaissance, qu'au nombre de trois : la *Carta enviada a nuestro augustísimo Señor Príncipe don Felipe de España*, de 1557 suivie deux ans plus tard de la *Suplicación a la Majestad del católico rey don Felipe*, écrites toutes deux par Juan Pérez de Pineda, et la *Lettre envoyée à la Majesté du Roi des Espagnes*, rédigée en français par Antonio del Corro, dit Corran, en 1567². Leurs deux auteurs étaient des Castillans ayant embrassé la Réforme, conduits à s'exiler et qui devinrent des personnages de premier plan dans les églises calvinistes d'Europe du Nord.

Il ne s'agit certes pas de correspondance au sens strict du terme, mais de lettres ouvertes publiées à Genève et à Anvers et distribuées en Espagne, arrivées très certainement à leur destinataire, le roi. Mais leur but, plus que d'exposer à celui-ci leurs doléances, était de convaincre certains cercles de l'urgente nécessité de repenser la politique reli-

spada. L'Inquisizione di Castiglia ei suoi critici (1460-1598), Rome, 2003.

2. (Juan Pérez de Pineda), *Carta enviada a nuestro augustísimo señor príncipe don Felipe, Rey de España, de Inglaterra, de Nápoles y de las Indias del Perú, etc. en que se declaran las causas de las guerras, y calamidades presentes, y se descubren los medios y artes con que son robados los españoles las más veces muertos, quanto al cuerpo y quanto al anima: y contra estos daños, se ponen juntamente algunos remedios que son propios o eficaces; de los cuales puede usar su Majestad, para conservación de sus repúblicas y cada uno de sus vasallos en particular, para poderlos evitar, y ser preservados en vida y enriquecidos de todo bien temporal eterno, sans lieu ni date ni auteur*, (Genève, J. Crespin, 1557?), édité par Usoz y Río, *Reformistas Antiguos Españoles (R.A.E.)*, III, 1849; Juan Pérez de Pineda, *Suplicación a la Majestad del Católico Rey don Felipe*, qui précède les *Dos informaciones muy útiles, la una dirigida a la Majestad del Emperador Carlos Quinto deste nombre: y la otra, a los Estados del Imperio. Y ahora presentadas al Católico Rey don Felipe su hijo*, s. d., s. l. (Genève, J. Crespin, 1559), éd. d'Usoz y Río, RAE, 1859; Antoine Corran (Antonio de Corro), *Lettre envoyée à la Majesté du Roi des Espagnes & c. notre sire, par laquelle un sien très humble sujet lui rend raison de son département du royaume d'Espagne et présente à Sa Majesté la confession des principaux points de notre religion chrétienne: lui montrant les graves persécutions qu'endurent ses sujets du Pays-Bas pour maintenir ladite religion, & le moyen duquel Sa Majesté pourrait user pour y remédier*, 1567, s. l., (Anvers, Gilles Coppens van Diest). Exemplaire de la Bodleian Library (Oxford). Pages non numérotées; je reprends, pour les citations, la foliation à la main du f° 1 à 87 de l'original d'Oxford (à noter, une erreur au f° 6 marqué deux fois). Sur l'identification de l'éditeur, voir P. Valkema Blouw « Gilles Coppens van Diest als ondergronds drukker, 1566-67 » paru dans les *Mélanges H. D. L. Vervliet: Het oude en het nieuwe boek. De oude en de nieuwe bibliotheek*, Kapellen, 1988, p. 143-163, p. 148-149 et la note 25 p. 159. Une traduction de la lettre ouverte d'A. Corran en espagnol a été éditée par les soins de E. Boehmer en 1902: *Carta de Antonio del Corro al rey Felipe II: fielmente traducida del original francés y publicada ahora por primera vez en español*, Madrid, 1902, récemment rééditée à Séville en 2006.

gieuse de la couronne. Elles nous informent sur un genre aux marges de la problématique qui nous occupe aujourd'hui, celle de la lettre ouverte au siècle d'or, où l'intérêt est moins d'obtenir une réponse du destinataire, que de propager ses opinions auprès du public qui y est exposé. En conformité avec ce genre, le ton est généralement polémique, et l'épître se rapproche tantôt de l'argumentaire tantôt du pamphlet, bien plus que de la lettre traditionnelle.

La première de ces épîtres, avait été rédigée par Juan Pérez de Pineda et fut éditée par ses soins avant la reprise des sessions finales du concile de Trente, dont les premières réunions avaient constitué une attaque en règle des doctrines protestantes. Toutefois, à cette date, en 1557, certains cercles pouvaient encore caresser l'espoir d'infléchir ou d'apaiser la politique religieuse de la couronne envers les courants évangéliques. La seconde, en 1559, était distribuée alors que les cercles crypto-protestants de la péninsule étaient l'objet d'une féroce répression inquisitoriale. La dernière datait de 1567 et avait été rédigée par Corran peu de temps avant que le duc d'Albe n'opère sa sanglante répression en Flandre et ne provoque la sécession des Provinces-Unies.

Les parcours respectifs de Juan Pérez de Pineda et d'Antoine Corran, qui prirent tous deux le chemin de l'exil à près de dix années d'intervalle et leur amitié, expliquent, en partie, les similitudes dans la démarche de ces deux ardents défenseurs de la profession de foi calviniste. Leurs lettres ouvertes s'inspiraient de l'*Épître au Roi* de Jean Calvin parue en 1535 et, tout en préservant la personne de Philippe II de toute critique, elles dénonçaient la situation confessionnelle et la répression religieuse dont l'Espagne était le théâtre. Nous reviendrons donc sur les biographies des deux auteurs, aux données parfois contradictoires notamment pour Pérez de Pineda, avant d'analyser l'argumentaire développé dans leurs épîtres respectives.

Les trois lettres à l'adresse de Philippe II furent rédigées par deux Andalous, qui se connurent probablement durant leur exil, Juan Pérez de Pineda et Antoine Corran et qui, par delà leur attachement à la confession réformée, se caractérisèrent par la recherche constante d'un compromis entre les diverses églises protestantes, mais aussi avec les catholiques. Le premier avait fui la capitale des Indes bien avant la féroce répression des protestants qui eut lieu entre 1557 et 1563. Peu d'informations percent sur les premières années de ce personnage qui fut pourtant un des exilés castillans les plus influents au sein de la communauté espagnole réformée à Paris et à Genève, à la fois pasteur, traducteur et auteur de traités de doctrine chrétienne³.

Juan Pérez de Pineda naquit à Montilla, près de Cordoue – seule donnée biographique relativement sûre dont on dispose pour ses origines – probablement au début du XVI^e siècle⁴. J. A. Llorente et E. Boehmer, tout comme A. G. Kinder à leur suite, l'identifiaient à un certain Juan Pérez, secrétaire de Miguel de Herrera, ambassadeur de Charles Quint auprès du Saint-Siège, dans les années 1520⁵. Toutefois, aucun document ou élément de la correspondance de ce commis du représentant espagnol, également prieur d'un couvent d'Osma, ne reprend le second patronyme, Pineda. Juan Pérez était un nom vulgairement

3. Les informations sont parfois contradictoires à propos de cette figure marquante parmi les exilés espagnols, célèbre pour sa grande adresse à échapper aux situations les plus inextricables, ce qui suppose qu'il dut à plusieurs reprises travestir son identité; il mourut à une date comprise entre 1566 et 1568, probablement 1567, à Paris, alors qu'il venait d'être autorisé par la duchesse de Ferrare à se rendre à Anvers pour exercer son ministère dans la communauté espagnole réformée. Sur ce personnage, voir E. Boehmer, *Bibliotheca Wiffeniana Spanish Reformers of Two Centuries from 1520. Their Lives and Writings*, 3 vol., Strasbourg-Londres, 1874-1904, II, p. 57-70; P. J. Hauben, *Del monasterio al ministerio. Tres herejes españolas y la Reforma. Antonio del Corro, Casiodoro de Reina, Cipriano de Valera*, Madrid, 1978, p. 63-64. Voir aussi A. G. Kinder, « Juan Pérez de Pineda (Pierus). Un ministro calvinista español del Evangelio en el siglo XVI en Ginebra », 69 (1986), *Diálogo Ecuménico*, p. 31-64 et du même « Dos cartas hasta ahora desconocida de Juan Pérez de Pineda, protestante sevillano del siglo XVI », *Archivo hispalense*, 1986 (210), p. 85-96.

4. La relation de cause de 1560 signale son lieu de naissance mais pas son âge: A. H. N. Inq. leg. 2075 exp. 1. Calvin et Théodore de Bèze le présentent comme un homme d'un âge avancé à sa mort: cf. E. Boehmer, *Bibliotheca Wiffeniana...*, II, p. 57-70.

5. J. A. Llorente, *Historia crítica de la Inquisición en España*, Madrid, 1981 (1817-1818), 4 vol., vol. 2, p. 217; B. B. Wiffen notice biographique sur J. Pérez de Pineda p. V-XII de l'éd. de *Epistola constolatoria*, Londres, 1848; E. Boehmer, *Spanish reformers...* II, p. 57. Idem A. G. Kinder, « Juan Pérez de Pineda... 31-33.

fréquent en Espagne et s'il soutint les cercles érasmien d'Espagne, rien ne permet de confirmer, toutefois, qu'il s'agisse du même individu, comme le signalait déjà M. Menéndez Pelayo. Aucun document inquisitorial ne fait référence à un quelconque bénéfice ecclésiastique en la possession de Pérez de Pineda; au demeurant, lorsque ce dernier dressa, dans son épître à Philippe II de 1557, la liste des griefs espagnols à l'égard de Rome et des vexations essuyées par les représentants du roi, les épisodes qu'il relatait demeuraient assez généraux et ne semblaient guère être le fruit d'une personne ayant participé aux ambassades auprès du Saint-Siège⁶.

Avait-il fait ses études à Alcalá de Henares, à l'instar de nombreux accusés protestants de Séville tels que Juan Gil, Constantino ou Francisco Vargas⁷? On sait uniquement qu'il avait le titre de *doctor* ce qui laisse supposer qu'il avait suivi une formation dans une des universités du royaume. Les sources ne permettent pas plus d'affirmer, comme on le lit souvent depuis Llorente, qu'il fut directeur de la *Casa de la Doctrina de los niños* de Séville; la relation de l'autodafé de 1560 indique uniquement que Pineda fréquentait – «*solía estar*» – cette institution, laissant entendre qu'il y travailla⁸. Ce collège, dispensait aux enfants pauvres un enseignement religieux; il avait notamment reçu une riche dotation, en 1546, de Francisca de Guzmán à sa mort, la soeur de l'un des principaux animateurs de la communauté protestante sévillane, don Juan Ponce de León, arrêté en 1557⁹. Depuis 1545, ce centre était financé et administré par la municipalité de Séville

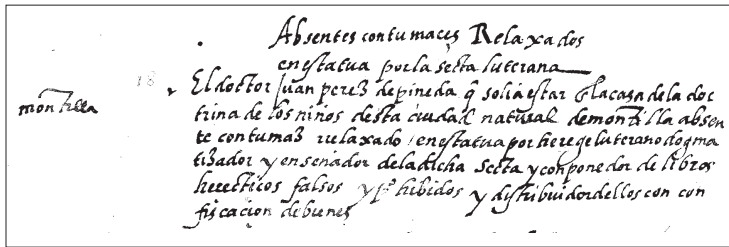
6. J. Pérez de Pineda, *Carta enviada...* p. 13-18. Les anecdotes rapportées à propos de l'emprisonnement de l'envoyé du roi Garcilaso de la Vega et des traitements dégradants infligés à Juan Antonio, *maestre de postas de Su Majestad* datent des années 1555-1556; elles ne traduisent guère une connaissance particulière des affaires qui envenimèrent les rapports entre Rome et Madrid à l'époque de l'empereur, lorsque son homonyme le Docteur Pérez était à Rome.

7. Voir A. Redondo, «El doctor Egidio y la predicación evangelista en Sevilla durante los años 1535-1549», *Carlos V. Europeísmo y universalidad*, v, Madrid, 2001, p. 577-598.

8. *Relación del auto de fe del 22 de diciembre de 1560*, (A.H.N. Inq. Leg. 2075 exp. 1). Llorente l'a peut-être confondu avec Hernando de San Juan. Voir ci-dessous note 12.

9. M. Menéndez Pelayo, *Historia de los heterodoxos españoles*, (*Cœuvres complètes*, vol. 38, Madrid, 1928 (1882), V, appendice IV, p. XXXIII-XXXIV. Dans son testament, Francisca de Guzmán nommait comme exécuteur testamentaire Juan Gil, Constantino, Diego de Virués et Diego de Virués, qui allaient tous être condamnés lors de la répression antiprotestante, plus de dix ans plus tard.

et devint le lieu où se retrouvaient les partisans d'un christianisme éclairé et fut suspecté d'être un vivier d'hérétiques. Selon le *Reginaldo Montano*, le maestro Escobar, nommé administrateur par le conseil de ville, y avait créé une chaire de Saintes Écritures à la tête de laquelle il avait fait nommer le docteur Constantino Ponce de la Fuente afin de lui venir en aide financièrement¹⁰. Proche de Juan Gil, à qui il allait d'ailleurs succéder à la vacance du canonicat, le docteur Constantino était considéré comme l'un des plus éminents prédicateurs de Charles Quint. Au demeurant, Francisca de Guzmán les avait tous deux nommés exécuteurs des clauses de son testament aux côtés de deux autres notables, issus de l'élite religieuse et municipale de la ville, qui seraient également jugés lors de la flambée de violence à la fin de la décennie 1550¹¹.



Extrait de la relation de cause de l'autodafé du 22.12.1560

Selon les relations de causes des années 1559-1563, plusieurs proches de Constantino et du docteur Egidio se retrouvaient dans la *Casa de la Doctrina*, qu'il s'agisse d'Hernando de San Juan, qui en fut le directeur durant huit ans, ou de Gaspar Ortiz¹². Ils y avaient côtoyé Juan Pérez

10. *El Reginaldo Montano primer libro de polémica contra la Inquisición española*. Nicolás Castillo Benito ed., Madrid, 1991, p. 437-445.

11. M. Menéndez Pelayo, *Historia...*, p. XXXII.

12. *El Reginaldo...*, p. 385 et *Relación del Auto de fe del 22 de diciembre de 1560*: A.H.N. Inq. Leg. 2075 exp. 1 et BN mss 9175, f° 258r-260v; 1562: A.H.N. Inq. Leg. 2075 exp. 2. À l'autodafé du 22 décembre 1560, Juan Pérez de Pineda fut brûlé en effigie en même temps que les ossements de Constantino Ponce de la Fuente, mort en prison, et de ceux de Juan Gil, décédé quelques années plus tôt. Le résumé des charges retenues était: « hereje luterano, dogmatizador y enseñador de la dicha secta y componedor de libros heréticos falsos y prohibidos y distribuidor de ellos ».

de Pineda ainsi que d'autres accusés très certainement, dont l'identité nous échappe, tant les relations de cause de ces années sont laconiques pour que leur fonction au sein du collège ou leur passage par celui-ci aient été mentionnés¹³. Pérez de Pineda se trouvait ainsi dans le cercle proche de Juan Gil, dit Egidio, qui défendait un retour aux sources de l'Évangile. Touché par la prédication d'un Andalou, Rodrigo de Valer, Gil était devenu à compter des années 1540 le chef de file d'une communauté de sensibilité réformée dont les ramifications, loin de se cantonner à Séville, s'étendaient à l'Aragon, dont il était originaire, et probablement à Valladolid, où il était en contact avec le prédicateur Cazalla.

Le départ d'Espagne de Juan Pérez de Pineda eut certainement lieu en 1549. Alors que le docteur Egidio était pressenti pour prendre la tête de l'évêché de Tortosa, l'Inquisition ouvrit cette année-là une nouvelle information contre lui et contre certains membres de son entourage qui avaient fondé une « petite église » à Séville, « *la iglesia chiquita* », entendez une communauté évangélique s'écartant de la doctrine romaine¹⁴. Plusieurs d'entre eux s'exilèrent, parmi lesquels Diego de la Cruz, Luis Hernández *alias* del Castillo et Gaspar Zapata, homme qui avait été au service d'un noble en Flandre et qui était soupçonné d'avoir introduit à Séville une caisse d'ouvrages protestants¹⁵. Juan Pérez de Pineda, lui aussi, préféra s'enfuir, compromis par son prosélytisme religieux à Séville : en effet, en 1560, soit dix ans plus tard, l'accusée Ana Illescas avait en sa possession des copies de ses sermons ainsi que ceux de Luis Hernández *alias* del Castillo, protestant, qui avait fui à Paris ; une des parentes d'Illescas était accusée, de surcroît, d'avoir eu comme confesseur le docteur Pérez de Pineda pour ne pas avoir à avouer ses crimes d'hérésie à d'autres religieux¹⁶.

13. On trouve également dans les listes de condamnés de ces années-là une certaine Catalina de San Estebán, fille de la directrice de la *Casa de la doctrina de las niñas* et un Felipe de Sosa, *maestro de niños* : A.H.N. Inq. Leg. 2075.

14. Voir M. Boeglin, *Inquisición y Contrarreforma. El tribunal del Santo Oficio de Sevilla (1560-1700)*, Séville, 2007, p. 101-103.

15. A.H.N. Inq. Lib. 574, CCXVI-CCXVII.

16. A.H.N. Inq. leg. 4519 exp. 10 d, *relación de méritos de Ana de Illescas*. Selon A. Huerga, Pineda

On ne trouve aucune trace du départ de Pérez de Pineda dans la correspondance inquisitoriale mais on peut présumer qu'il s'exila en même temps que Luis Hernández, en empruntant la même direction : une lettre de l'Inquisition indiquait, en effet, que ce dernier avait fui et se trouvait à Paris en octobre 1549¹⁷. La déposition de Baltasar Pérez présentée quelques années plus tard devant le Saint-Office, en 1558, confirmait que Juan Pérez s'était logé à Paris chez le docteur Juan Morillo, en compagnie de Luis Hernández et de Diego de la Cruz. Selon le même témoignage, les trois Sévillans étaient partis au bout de six à huit mois pour l'Angleterre; quant à Morillo, inquiété par les autorités et sous la menace d'un ordre d'arrêt du roi de France, il s'enfuit à Francfort, puis à Anvers avant de finalement s'installer à Louvain¹⁸. C'est là que, dès 1551, aux côtés de Pedro Jiménez, il animait des réunions où l'on débattait de théologie et de points de doctrine protestante et où se retrouvaient nombre d'Espagnols, notamment de Séville¹⁹.

Le docteur Pérez de Pineda avait choisi l'exil mais il garda des liens étroits avec ses amis sévillans restés sur place. Une déposition de la nonne Francisca de Chaves confirme que Castillo et Pineda se connaissaient

ne serait parti qu'en 1553 ou 1554, considérant qu'il partit simplement étudier à Paris et ne prit pas la fuite; or l'*informe* de fr. Baltasar, qu'il cite pourtant, semble indiquer le contraire: «Procesos de la Inquisición a los herejes de Sevilla, 1557-1562», *Historia de la Iglesia y de las instituciones eclesíásticas. Trabajos en homenaje a Ferrán Valls i Taberner*, Manuel J. Peláez (ed.), Barcelona, 1990, 4107-4144, 4114.

17. A.H.N. Inq. Lib. 574, CCXVI-CCXVII. *Instrucción para Francia*. L'Inquisition semble avoir mis un certain temps à identifier Juan Pérez: le licencié Cervantes de l'Inquisition de Saragosse signalait en 1558, dans le cadre de l'affaire Monterde en Aragon: «*El Juan Pérez que dice V Sas. que deve ser estudiante en París tengo por cierto que éste es Juan Pérez cuyas obras se han reprobado y a quien un maestro Juan de Santangel, natural de este reino, que es difunto, envió los dineros para imprimirlos por medio de este rector. Y este Juan Pérez, si no me engaño por los rastros que tengo y a lo que me quiero acordar del tiempo de Sevilla, se ausentó cuando prendieron al doctor Egidio y creo que si se advierte a los inquisidores de Sevilla habrá alguna información contra él. Y un testigo que aquí hemos examinado, que ha residido en París, dice que el dicho Juan Pérez era sevillano y que oyó dezir a algunas personas que se había ido huyendo de Sevilla cuando prendieron a Egidio; y a otros que lo habían desterrado por la Inquisición, y a otros que el dicho Egidio lo había enviado por el doctor Morillo cuando lo eligieron por obispo (sic) para que el dicho Juan Pérez trajese al dicho Morillo a su obispado (de Tortosa) y que esto le parece que se lo dijo maestre Juan de Santangel y así tengo sospecha que toda esta gente son una liga*». Lib 961 f° 532v-533r: l. du 28.9.1558. Voir A. G. Kinder «Un grupo de protestantes...», p. 194-195.

18. A. G. Kinder, «Juan Pérez de Pineda...», p. 36.

19. J. I. Tellecha, «Españoles en Lovaina en 1551-8. Primeras noticias sobre el bayanismo», *Revista española de teología*, XXIII (1963), p. 21-45, p. 25, p. 29-30.

et avaient un ami commun, Gaspar Ortiz, qu'ils considéraient tous deux comme un éminent connaisseur de l'Évangile, entendez un croyant engagé de la mouvance de Vargas, d'Egidio et de Constantino²⁰. Homme né dans les années 1510, doté d'une grande culture religieuse et d'une mémoire prodigieuse, selon certains témoignages, Gaspar Ortiz était devenu aveugle sur le tard et travaillait au sein de la *Casa de la Doctrina* ou, à tout le moins, y résidait-il. Ami de Francisco Vargas et d'Egidio, après avoir résisté à deux éprouvantes sessions de torture, il allait devoir abjurer *de vehementi* à l'autodafé de 1562. Curieusement, il ne fut pas exécuté, malgré les lourdes charges qui pesaient sur lui, alors qu'il était en contact avec les principaux acteurs du drame sévillan. Il laissa, en effet, partir en France un de ses domestiques avec Pérez de Pineda²¹ puis liquida les biens de son ami, s'occupa de vendre, en son nom, un esclave que le docteur lui avait laissé et lui fit parvenir à Paris près d'une centaine de ducats en plusieurs envois²². Il est probable que les sommes envoyées aient également servi à financer les ouvrages et les traductions que Pineda projetait d'imprimer pour les envoyer en Espagne. Ce fut également chez Ortiz que Julián Hernández, l'envoyé de Pineda, se rendit, en 1557, pour lui remettre des lettres de son ami et des exemplaires de propagande protestante.

Ayant quitté Paris, Pérez de Pineda séjourna brièvement en Angleterre, puis rejoignit Morillo à Francfort; ensuite il se rendit à Anvers en compagnie de Diego de la Cruz et Luis Hernández. Ces années furent marquées par de nombreux voyages entrepris au service de la cause réformée et les données contradictoires sur ses lieux de résidence semblent être le signe d'une très forte mobilité. Il prit ainsi part à une

20. A.H.N. Inq. leg. 4514 exp. 15. Peu d'informations percent sur F. de Vargas, souvent cité mais dont on sait en définitive peu de chose: voir K. Wagner, « La biblioteca del Dr Francisco de Vargas, compañero de Egidio y Constantino », *Bulletin hispanique*, 78 (1976), p. 313-324.

21. Son nom est malheureusement tu. Il pourrait s'agir de Sebastián Martínez, qui travailla ensuite au service d'un autre prévenu de protestantisme, Gaspar Zapata puis au service de Constantino puis qui placarda des libelles contre l'Inquisition avant d'être emprisonné à la fin de l'année 1561 ou au début de l'année suivante. A.H.N. Inq. leg. 2943 exp 52, l. reçue le 21.2.1562.

22. A.H.N. Inq. leg. 4514 exp. 15, *Méritos sacados del proceso*. A. Huerga l'a retranscrit: « Procesos... », p. 4135-4140.

ambassade à Francfort où, en 1553, la congrégation française était en proie à de fortes dissensions entre le ministre de celle-ci, Valérand Poullain, et les membres de son directoire. Pineda participa à la commission d'arbitrage aux côtés, notamment, de Jean Calvin, de l'anglais Robert Horne, futur évêque de Winchester, d'Eustache du Quesnoy et de l'imprimeur Jean Crespin, le futur éditeur de la plupart de ses ouvrages²³. Par la suite, il demeura deux ans à Francfort et exerça son ministère calviniste auprès des communautés étrangères tout en participant activement à la vie de la cité. On retrouve sa signature apposée, en mai 1558, au pied d'un document présenté au Sénat de la ville par lequel la communauté dont il était en charge approuvait le ralliement des électeurs et des princes d'Allemagne aux propositions de Mélanchton. Une lettre de Perrucel à Calvin, datée du 9 juin 1558, louait le rôle important joué par Pérez de Pineda dans cette affaire et distinguait la qualité de son ministère à Francfort²⁴. Par ailleurs, des lettres saisies en Espagne montraient qu'au printemps 1555 Pineda était à Paris et projetait de se rendre à Lyon ou à Anvers, pour y faire imprimer deux ouvrages²⁵; en 1556, sa présence était attestée à Genève pour y assurer la publication de ces derniers.

Toutefois, l'installation de Pérez de Pineda n'était consignée sur le registre des habitants de Genève qu'en octobre 1558, aux côtés d'autres exilés espagnols²⁶. On peut supposer que les autorités de la ville avaient fait appel à ses qualités de ministre calviniste pour s'occuper des nouveaux arrivants étrangers. Il était tenu en grande estime par les dirigeants de la ville, tant sur le plan doctrinal que personnel, et les soupçons de sympathie à l'égard de Miguel Servet, qui pesaient habituellement sur les Espagnols et les Italiens, ne semblent guère avoir

23. A. G. Kinder, « Juan Pérez... », p. 44.

24. A. G. Kinder, « Juan Pérez... », p. 45-46.

25. A.H.N. Inq. Lib. 961 f° 565 r/v; lettre du 24 mai 1555 au recteur Monterde. Il s'agit probablement des ouvrages de Juan de Valdés, le commentaire de l'Épître aux Romains, qui fut publiée en 1556 à Genève et précédée d'un prologue de Pineda et le commentaire à la Première épître aux Corinthiens : voir A. G. Kinder, « Dos cartas desconocidas... », p. 91 et 92-93.

26. D. Moreno – A. Fernández Luzón, *Protestantes, visionarios, profetas y místicos. Herejes*. Barcelone, 2005, p. 109.

entaché sa réputation²⁷. À Genève, il accueillit les exilés espagnols tout en se consacrant à l'écriture d'œuvres de propagande réformée en castillan, qu'il s'agisse de la traduction du Nouveau Testament ou de manuels de doctrine chrétienne en langue espagnole, qui furent édités à Genève en 1556 et en 1557²⁸.

On ignore à quelle occasion il connut Julián Hernández dit *Julianillo*, protestant castillan qui, lui aussi, avait fui l'Espagne; mais le parcours de ce jeune homme, âgé de 26 ou 27 ans en 1558, qui passa par Paris, par Francfort et par Anvers, avant de se rendre à Genève, laisse penser qu'ils se croisèrent à plusieurs reprises. En 1555, Juan Pérez de Pineda l'avait envoyé une première fois à Séville porter des lettres à ses proches. En 1557, il le choisit pour convoyer en plus des ouvrages de propagande réformée en langue castillane et *Julianillo* réussit le tour de force de traverser toute la Castille et de tromper la vigilance des gardes de la capitale des Indes pour y introduire les livres interdits. Un officier de Séville indiquait qu'en juillet 1557 celui-ci «*traía cartas y libros muy perniciosos para muchos de esta ciudad que les enviaron algunas personas que se habían ido de esta tierra para Alemania para, con mayor libertad, ser luteranos porque sentían ellos estar muy dispuestos los de acá de antes para seguir aquella falsa opinión y mala doctrina*²⁹». Ces lettres mentionnées étaient celles de Juan Pérez adressées à Egidio, à Cristobal Losada, à la Marquise de Villanueva, à Juan Ponce de León et à Gaspar Ortiz, parmi d'autres.

Toutefois, Julián Hernández distribuait par mégarde l'un des exemplaires à un prêtre catholique qui le dénonça et son arrestation permit à l'Inquisition d'appréhender les principaux membres de la communauté

27. A. G. Kinder, « Juan Pérez de Pineda... », p. 37.

28. *El Testamento Nuevo de nuestro Señor y Salvador Jesucristo. Nueva y fielmente traduzido del original griego en romance castellano* (Genève, 1556); *Sumario breve de la doctrina cristiana hecho por vía de pregunta y respuesta... Compuesto por el Doctor Juan Perez* (Genève, 1556); *Los psalmos de David con sus sumarios, en que se declara con brevedad lo contenido en cada psalmo, ahora nueva y fielmente traducidos en romance castellano por el doctor Juan Pérez, conforme a la verdad de la lengua santa* (Genève, 1557).

29. B.N.E. mss 6 176 f 61v-62v. Sur ce personnage, voir J. E. Longhurst, « Julián Hernández, protestant martyr », *Bibliothèque d'Humanisme et de Renaissance*, 22 (1960), p. 90-118.

de Séville peu de temps avant que celle de Valladolid ne soit découverte. Au total, près de 200 personnes furent jugées dans ces deux villes et la plupart condamnées à des peines d'une rare violence. La bévée de Julián Hernández avait marqué le coup d'arrêt de la progression de la cause réformée en Espagne et compromis durablement l'avenir du protestantisme dans la péninsule.

Peu de temps avant l'arrivée de Julián Hernández en Andalousie, sentant le vent tourner, Antoine Corran, moine du couvent isidorien de Séville San Isidoro del Campo, avait quitté l'Espagne en compagnie d'autres religieux. Connaissait-il alors personnellement Pérez de Pineda? C'est peu probable. Lorsque celui-ci avait quitté l'Espagne, en 1549, Corran, né en 1527, était alors seulement âgé de 22 ans; d'autre part, si on se fie à son témoignage, il ne connaissait, à cette date, ni Juan Gil ni son entourage. Ce n'est que le jour où il fut averti de la partialité des juges qui instruisaient le procès du chanoine en 1549 qu'il tenta d'en savoir davantage. Son oncle, le *licenciado* Antonio del Corro, était en effet le doyen des inquisiteurs du Saint-Office de Séville et il lui fournit nombre d'informations sur les affaires en cours touchant des évangéliques sévillans³⁰. Ce juge inquisitorial, qui mourut à l'âge de 84 ans, avait fait publier sous ses auspices la traduction en castillan de *Modus orandi* d'Érasme et montra une grande mansuétude à l'égard des cercles de l'entourage du docteur Egidio³¹.

Selon le témoignage de Corran, ce furent les éclaircissements fournis par son parent à propos des charges retenues contre Juan Gil lors de son procès qui aiguïsèrent sa curiosité, l'amènèrent à s'intéresser à cette figure et à découvrir les écrits des protestants qu'il copiait ensuite pour les distribuer à ses proches. Son évolution spirituelle se serait ainsi faite à la lecture des œuvres des réformés à Séville – œuvres qu'il empruntait dans la bibliothèque secrète du Saint-Office de la main des

30. Informations, dont certaines furent reprises par E. Boehmer, *Bibliotheca wiffeniana...*, III, p. 112-113. Sur l'inquisiteur Antonio del Corro, voir J. Caro Baroja, *El señor inquisidor y otras vidas por oficio*, Madrid, 1988 (1968), p. 27.

31. M. Bataillon, *Erasmus y España*, México, rééd. 1995 (1937 1^{re} éd. française), p. 548. Sur les liens entre J. Gil et l'inquisiteur Corro, voir *El 'Reginaldo...*, p. 431-433.

inquisiteurs eux-mêmes, en échange de quelques gracieusetés – qui lui firent prendre conscience des excès de l'Église romaine et des abus des clercs à Séville, notamment à l'occasion de la cabale montée contre Egidio³². Accusant les « moines », entendez les religieux des ordres, indignés par les affirmations du prédicateur Egidio à propos de la vie des couvents et des superstitions populaires, il écrivait : « Je voyais aussi que ces tyrans s'étaient tellement saisi de la parole de Dieu, qu'ils ne la voulaient nullement communiquer sinon à leur plaisir et en quelque temps de l'année³³ ».

Il est donc peu probable, si son témoignage est véridique, qu'il connût Pérez de Pineda qui avait fui dès la réouverture du procès d'Egidio en 1549. Toutefois, l'intense activité déployée par Pineda depuis son exil pour entretenir la flamme de l'esprit évangélique en Castille avait dû conduire le jeune Corran à en entendre parler³⁴. Le *Reginaldo Montano* faisait état d'ouvrages envoyés au couvent de San Isidoro del Campo et on peut vraisemblablement penser qu'ils le furent par l'entremise de Pérez de Pineda peu de temps avant qu'il n'envoie de la littérature de propagande protestante à Séville.

Revenant sur l'intolérable climat de suspicion régnant en Espagne ces années-là, Corran justifiait sa fuite à l'étranger par la « contrainte de conscience » comme il la qualifiait, poussé comme il l'avait été, avec quelques-uns de ses compagnons, à fuir la péninsule afin de pouvoir vivre sa religion comme il l'entendait :

pour en venir donc au premier point à savoir d'exposer à votre Majesté les causes qui me firent sortir de votre royaume d'Espagne : je n'ignore pas, Sire, que ce n'ait été une chose grandement remarquée, tant pour la grande compagnie qui sortit au même temps que pour l'occasion que nous disions nous avoir contraint et mise en nécessité de mettre

32. A. Corran, *Lettre envoyée...*, f° 6v.

33. *Ibid.*

34. Sur Corran, voir B. A. Vermaseren, « The Life of Antonio del Corro (1527-1591) before his stay in England. I. In Spain and France », *Archives et bibliothèques de Belgique*, 57 (1986), p. 530-568 ; *Id.* « The Life of Antonio del Corro (1527-1591) before his stay in England. II. Minister in Antwerp (Nov. 1566-April 1567) », *Ibid.*, 61 (1990), p. 175-273 ; W. Mc Fadden, *Life and works of Antonio del Corro*, thèse de doctorat, Université de la Reine, Belfast, 1953 ; E. Boehmer, « Antonio del Corro », *Bulletin de la Société de l'Histoire du protestantisme français*, 50 (1901), p. 201-216.

en exécution tel voyage. De sorte que les gens avaient bien cause de s'étonner d'un tel bannissement volontaire, voyant même que je n'avais aucune occasion de craindre, n'étant aucunement poursuivi ni noté pour le fait de ma religion : ainsi plutôt, en la plus grande et vogue et bonne opinion entre gens d'honneur et craignais Dieu, que fut oncques hommes de ma qualité. Et par ainsi ce que j'appelle contrainte de sortir, ce n'est pas une contrainte externe par poursuite des magistrats ou inquisiteurs (entre lesquels j'étais très bienvenu) mais ça a été une contrainte de conscience, laquelle (enseignée par l'esprit de Dieu) était comme en un perpétuel tourment et géhenne, se voyant par force plongée en une infinité de superstitions et idolâtries, lesquelles encore qu'elles soient en si très grand nombre qu'il serait difficile de les raconter sans y employer beaucoup de temps et écriture...³⁵

Corran s'était rendu à Genève où il avait rejoint les cercles espagnols exilés et y avait probablement fait connaissance avec Pérez de Pineda. Il y demeura toutefois peu de temps. Le 19 avril 1560, installé à Lausanne, il faisait part à Calvin de l'invitation présentée par Francois le Gay de Boisnormand à Pérez de Pineda pour exercer en Navarre la charge de pasteur. Probablement Pineda déclina-t-il l'offre car Corran s'y rendit à sa place³⁶. Puis, à la fin de l'année 1561, il était à Bordeaux, où se trouvait une importante communauté espagnole, afin de créer une église réformée des exilés espagnols. Malgré le soutien de Jeanne d'Albret, la tentative fut un échec. En 1562, Corran était à Toulouse où, accusé de servetisme, il fut contraint de chercher refuge dans le Périgord, dans les possessions de la duchesse de Ferrare. Renée de France l'accueillit durant près de deux ans dans ses terres à Montargis qui constituaient un véritable havre de paix où se côtoyaient les esprits les plus ouverts au dialogue entre les confessions réformées ; il fut bientôt rejoint par Juan Pérez³⁷.

En effet, pendant qu'Antoine Corran tentait d'exercer son ministère dans le sud de la France, Juan Pérez de Pineda était, pour sa part, parti l'exercer à Blois en 1562 mais il dut y renoncer à partir du

35. A. Corran, *Lettre envoyée...*, f°4.

36. A. G. Kinder, « Juan Pérez... », p. 53.

37. P. J. Hauben, *Del monasterio...*, p. 51-60.

19 mars 1563, lorsque Louis de Condé signa l'édit d'Amboise qui mettait fin à la première guerre de religion mais interdisait dans le même temps aux pasteurs étrangers de prêcher. Pressenti pour assister Jean Cousin à Londres, Juan Pérez préféra finalement se rendre dans les terres de la duchesse de Ferrare. Il rejoignait ainsi Corran qui était aux côtés de Cassiodore de la Reine, jusqu'au départ de ce dernier pour l'Allemagne, au début de l'année 1565³⁸. Durant leur séjour périgourdin, les trois Sévillans eurent le loisir de s'entendre sur les projets de traduction de la Bible en castillan, mais aussi certainement de discuter du contenu du futur libelle *Inquisitionis Hispanicae Artes Aliquot*, plus communément connu sous le nom *Artes de la Inquisición* ou du pseudonyme sous lequel il fut publié, Reginaldo González Montes. Corran put apporter ses informations relatives aux rouages du tribunal, qu'il connaissait fort bien grâce à l'entremise de son oncle inquisiteur à Séville, le *licenciado* Corro³⁹; quant à Pineda, il avait été aux côtés de Juan Gil et suivi ses premières années de prédication à Séville; enfin, Cassiodore, pour sa part, entretenait des liens avec les principaux membres de la communauté réformée de Séville. Le brûlot contre l'Inquisition fut édité en allemand à Heidelberg, en 1567, après que le conseil de la ville de Strasbourg puis celui de Basile eurent finalement préféré ne pas en autoriser la publication, de crainte de froisser leurs puissants voisins⁴⁰. Au printemps 1566, les calvinistes d'Anvers demandaient à la duchesse de Ferrare d'autoriser Pérez de Pineda à se rendre à Anvers pour exercer son ministère de pasteur calviniste. Alors que celui-ci et Antoine Corran étaient en train de lever des fonds en vue de l'édition espagnole de la Bible, une seconde lettre, le 13 août, invitait la

38. E. Boehmer, *Spanish reformers...*, III, p. 14.

39. Sur la paternité de l'œuvre, voir B. A. Vermaseren, «Who was Reginaldus Gonsalvius Montanus?», *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 47 (1985), p. 47-77. Voir aussi C. Gilly, *Spanien und der Basler Buchdruck bis 1600. Ein Querschnitt durch die spanische Geisiesgeschichte aus der Sicht einer europäischen Buchdruckerstadt*, Basile-Francfort, 1985, p. 375-381.

40. Archives et bibliothèque de la ville de Strasbourg, Procès verbaux des XXI, 45 (1567), 1R30, f° 37v-60v. On n'y fait pas référence à Cassiodore de la Reine, mais on parle de l'Espagnol qui réside dans la ville grâce à la diligence des échevins.

duchesse de Ferrare à se séparer de ses deux prédicateurs espagnols et de les laisser se rendre en Flandre⁴¹. Le maréchal Coligny, qui avait bien perçu l'urgence de mener une action prosélyte à l'adresse de la communauté espagnole et italienne de Flandre, appuyait la seconde demande. Il était persuadé que l'avenir de la religion réformée en France était étroitement lié au destin de celle-ci chez le puissant voisin du Nord. Pressée par les principaux responsables de la Réforme, la duchesse laissa Corran prendre la route pour la Flandre alors que Juan Pérez se rendait à Paris pour mettre le point final à la seconde version du Nouveau Testament en espagnol. Il pensait se rendre à Anvers par la suite mais, d'un âge déjà avancé, il fut surpris par la mort avant de quitter la France⁴².

Les deux prédicateurs présentaient nombre de points communs : une infatigable activité d'écrivain, une très grande culture religieuse et une capacité à voyager et à mettre au service de leur idéal spirituel leurs compétences, devenant tous deux pasteurs dans les diverses communautés qu'ils animèrent à l'étranger. Tous deux, en outre, avaient la volonté de faire triompher en Espagne la cause de l'Évangile. Indéniablement, Pérez de Pineda, par son âge avancé et par l'expérience accumulée, exerça une grande influence sur Corran. Cet ascendant perça dans le contenu des lettres ouvertes envoyées au roi d'Espagne, que l'un comme l'autre rédigèrent et publièrent à dix années d'intervalle. Or, c'est précisément à travers ces épîtres que se révèle l'originalité profonde des deux réformés espagnols, dans leur volonté de trouver, encore au lendemain du concile de Trente, un terrain qui aurait facilité l'entente entre les chrétiens.

Ces missives à l'adresse du roi d'Espagne n'allaient pas sans rappeler l'*Épître au roi de France* écrite par Jean Calvin en 1535 qui sortit des presses six ans plus tard et visait à présenter le propos de son ouvrage *l'Institution de la religion chrétienne*⁴³. L'épître était destinée à venir en

41. P. J. Hauben, *Del monasterio...*, p. 64.

42. Des données contradictoires entourent la date de sa mort survenue entre 1566 et 1568. La date 1567 est la plus crédible : voir A. G. Kinder, « Juan Pérez... », p. 59.

43. Jean Calvin, *Épître au roy de France très chrétien, François premier de ce nom, son prince et*

aide à ceux qui, ayant reçu de Dieu moins ample lumière que d'autres, avaient besoin qu'on leur prêle la main pour savoir que chercher dans les Saintes Écritures. Jean Calvin y ajoutait un second objectif, plus circonstanciel, en exprimant l'espoir que le roi distinguerait plus nettement ses coreligionnaires « vilainement diffamés » des anabaptistes, ces « gens séditieux, qui par leurs rêveries et fausses opinions renverraient non seulement la religion, mais aussi tout ordre politique »⁴⁴. À la fin de son épître-préface, il demandait au roi de ne pas se laisser guider par les calomnies semées par ses ennemis et concluait en suppliant :

Sire... vous ne devez vous émouvoir de ces faux rapports... nous sommes injustement accusés de telles entreprises... il est bien vraisemblable que nous, desquels jamais n'a été ouïe une parole séditieuse et desquels la vie a toujours été connue simple et paisible quand nous vivions sous vous, Sire, nous machinions de renverser les royaumes ! Qui plus est, maintenant, étant chassés de nos maisons, nous ne laissons point de prier Dieu pour votre prospérité et celle de votre règne⁴⁵.

Or, en 1557, sortait des presses de Jean Crespin à Genève la *Carta enviada a nuestro augustísimo señor príncipe don Felipe... en que se declaran las causas de las guerras y calamidades presentes...*⁴⁶, destinée à être envoyée en Espagne et distribuée très certainement dans les cercles d'exilés espagnols de Francfort, de Zurich et de Flandre. La date n'était pas innocente. Le jeune roi venait d'accéder au trône ; entouré des conseillers de son père, il était certes peu désireux de reproduire les erreurs de celui-ci qui avaient permis à la révolution religieuse de s'étendre en Europe du Nord⁴⁷. Mais les changements de règne étaient propices à l'éclosion de textes réformateurs ou utopistes. Dans sa lettre ouverte, Juan Pérez de Pineda dénonçait l'orientation de la

souverain seigneur, en prologue à *l'Institution de la religion chrétienne*, Paris, 1957, p. 27-49. L'épître fut publiée en 1541 non seulement en préface à *l'Institution*, mais en un livret séparé.

44. *Ibid.*, p. 47.

45. *Ibid.*, p. 48.

46. *Carta enviada a nuestro augustísimo señor...*, déjà cité, p. 4.

47. *Papiers d'État du cardinal de Granvelle*, Paris, 1841-1852, vol 3, p. 268 : dans ses instructions à l'enfant don Philippe, Charles Quint le sommit de travailler « en outre à réprimer par tous les moyens possibles, suivant le droit et l'équité, les hérésies et sectes contraires à notre antique religion ».

politique religieuse en Espagne sans impliquer, toutefois, la personne du roi et tentait de laisser accroire que celui-ci était trompé par ses conseillers et ses inquisiteurs. Le destinataire du texte était clairement le public espagnol, et parmi celui-ci la frange la plus ouverte au dialogue confessionnel; l'objectif était d'alimenter un débat sur la liberté de conscience en Espagne, alors même que, depuis 1552, le concile de Trente était suspendu. Caché derrière l'anonymat, l'exilé sévillan écrivait :

vista ahora la presente necesidad que es grande y siendo uno de los ínfimos siervos de Cristo nuestro Dios y Señor, y de los menores vasallos de V. M., he querido cumplir con oficio de leal y cristiano vasallo sirviéndole con lo que puedo y Dios me ha dado a entender, por su gracia. Porque como es pernicioso y dañoso el hablar cuando no conviene, así es muy saludable en el tiempo de la necesidad; y por tanto nos está mandado de parte de Dios no retener, ni callar la palabra en tiempo de la salud⁴⁸.

S'inspirant de saint Paul et de saint Pierre, Pérez de Pineda rappelait que Dieu exigeait soumission et sujétion à l'ordre humain, aux gouverneurs ou aux rois tels qu'ils avaient été institués par Dieu, aussi juste ou injuste que puisse être l'exercice de ce pouvoir. La référence à la doctrine augustinienne s'inscrivait dans la droite tradition protestante et rappelait l'obligation d'obéissance propre à chaque sujet. Mais soumission ne signifiait pas renonciation : les vassaux avaient le devoir de servir leur monarque et le vassal inspiré le dessein de l'éclairer sur la situation : « *A V. M. por ser superior y haberle Dios colocado en suprema dignidad y héchole ojos del Reino, se le pide tener más clara y más aguda vista que todos sus vasallos... para que entendido lo que (Dios) quiere, use del poder y autoridad que le tiene dado, para el bien y utilidad de sus reinos*⁴⁹ ». Au moment où le Turc était aux portes de l'Europe et que les chrétiens s'entre-déchiraient, il fallait que les sujets les plus éclairés prennent la parole pour manifester au roi que si les fidèles du Christ se faisaient la guerre, c'était précisément parce que le pape les y poussait⁵⁰.

48. *Carta enviada a nuestro augustísimo señor...*, p. 4.

49. *Ibid.*, p. 6.

50. *Ibid.*, p. 75-77.

Reprenant l'argumentaire habituel des libelles anticatholiques, l'auteur rappelait l'absence de tout fondement et de toute légitimité au pouvoir du pape. Le ton était polémique et visait à convaincre les lecteurs de la nécessité de rompre les ponts avec Rome et de favoriser l'entente avec les réformés. Pérez de Pineda ne récusait guère le terme de luthérien, bien obligé d'accepter ce qualificatif insultant en Espagne si, comme il le rappelait, tout individu critique vis-à-vis de la papauté et qui se fondait sur la lecture des Évangiles pour éclairer son cheminement spirituel était immanquablement désigné comme tel :

si conocer estas abominaciones dichas y otras muchas que no se dicen y detestarlas y huirlas a ellas y a sus autores es ser luterano, por esta misma razón las piedras, los montes, los peñascos serán también luteranos, porque con no tener sentido las conocen; y sienten la infección y la corrupción de su hedor... luego más vale ser luterano que bestia... mejor es ser siervo de Aquél a quien aman y sirven los ángeles, que no siervos del Papa y de sus engaños y mentiras siendo como es en todo, contrario a Cristo, nuestro Dios y Señor. Y siendo esto como es así: Jesucristo vino al mundo y murió en la cruz a fin de hacer luteranos a los que lo creyeren y recibiesen⁵¹.

La nature extrêmement tendue des rapports entre Paul IV et la chancellerie espagnole fournissait un argument de poids à Pineda lorsqu'il invitait le monarque à se départir de la politique suivie à l'égard de la papauté. Les ponctions de la papauté sur les finances espagnoles montraient que Rome ne faisait rien d'autre que « *beber la sangre de los españoles* ». Ce lieu commun repris des traités des polémistes protestants qui assimilait les prélèvements de l'Église de Rome à une succion des forces vives du pays était employé à plusieurs reprises pour convaincre les lecteurs de la *Carta...* de la nécessité d'infléchir la diplomatie de la couronne⁵². La royauté espagnole n'avait pas à soutenir le pape si celui-ci le lui rendait si mal en vitupérant et en blasphémant contre elle alors qu'elle était un de ses principaux appuis, etc⁵³.

51. *Ibid.*, p. 73 et 76.

52. *Ibid.*, p. 11, 26, 120.

53. *Ibid.*, p. 120.

Le long contentieux entre l'Espagne et Rome tout au long du xvi^e siècle, les frictions diplomatiques déjà particulièrement vives sous Paul III et plus encore à compter de l'accession à la mitre de Gian Paolo Caraffa, lesquels emprisonnaient les agents du roi et excitaient l'animosité du voisin français, constituaient autant de points rappelés par Pérez de Pineda pour conduire ses lecteurs à réfléchir aux liens qui pouvaient unir la couronne et l'Église de Rome. Il terminait sur un ton apocalyptique, reprenant le texte de saint Jean, assimilant la grande prostituée au pape :

el cáliz de oro tan rico y tan hermoso por de fuera... esta lleno de inmundicia y de la suciedad de su fornicación. Qué son los engaños, las mentiras, los errores, y las falsas opiniones, con que hace apartar a los hombres de Dios y se los entrega en las manos del Demonio... Y si esta ramera, con ser tal y como dice San Juan, se vende y quiere ser tenida por virgen y por casta... el que, por lo que dice San Juan, la descubre sirve a Dios en ello y a los cristianos para que se guarden de no fornicar más con ella... Sal (dice Dios) pueblo mío de en medio de ella y apartaos de ella y no toquéis cosa sucia⁵⁴.

Pour remédier à cette situation, le roi devait interdire toute transaction financière avec Rome, il pourrait s'aider du Christ et s'armer des Saintes Écritures, puisque le souverain pontife leur était opposé, en puisant aux sources des écrits des apôtres. Si le roi refusait d'entendre cette voix clamant dans le désert, les fidèles eux, tout en gardant l'obéissance aux autorités temporelles, devaient suivre les préceptes de la vraie foi telle que l'enseignaient les Saintes Écritures. La vérité de Dieu se trouvait dans les textes et chaque croyant était invité à venir l'y trouver. Il s'agissait, d'une façon implicite, de justifier le nicodémisme en invitant les croyants à suivre dans leur for intérieur leur profession de foi. Ceux-ci n'avaient pas à craindre les inquisiteurs car le fondement de leur autorité n'était que le prolongement du pouvoir d'excommunication du pape. Les juges n'étaient qu'une émanation de Rome et, à ce titre, les tenants du vrai Évangile étaient déliés de toute obligation à leur rencontre et relevés des prescriptions édictées⁵⁵.

54. *Ibid.*, p. 168-169.

55. *Ibid.*, p. 162.

Lettre écrite pour essayer d'élargir le soutien à la Réforme, la *Carta...* de 1557 visait à discréditer la papauté et à montrer que celle-ci nuisait, de surcroît, aux intérêts de la couronne espagnole. Comme dans l'*Épître au Roi* de Calvin de 1535, il n'y avait pas d'attaque faite à la monarchie ; le jeune roi était présenté comme victime de ses conseillers et des machinations des papes, notamment celles de Paul IV, accusé de léser non seulement l'Espagne, mais de fouler au sol les principes de la foi chrétienne, en persécutant, qui plus est, les tenants du vrai Évangile. Il n'est donc pas étonnant que l'ouvrage du docteur Juan Pérez de Pineda ait été envoyé par Julián Hernández en 1557 aux côtés de l'édition de l'*Imagen del Anticristo* traduite en espagnol⁵⁶. Il fallait élargir l'appui et le soutien de la population à la cause réformée en discréditant, dans un premier temps, le souverain pontife ; il s'agissait, en outre, de susciter un débat à l'heure où, malgré les divergences entre le Saint-Siège et la couronne, les protestants subissaient une politique de répression tant à Rome qu'en Espagne.

L'épître visait à convaincre certains cercles de la nécessité de repenser la politique religieuse hispanique mais était également destinée à être lue par le jeune roi. Dans la marge de la déposition de Baltasar Pérez contre les Espagnols de Louvain soupçonnés d'hérésie, les inquisiteurs signalaient, à propos de Pineda, que

un testigo dice que Julián dijo que había enviado o ha de enviar Juan Pérez de Pineda la carta suya escrita o dirigida a su Majestad Real, por vía de un confesor o de un compañero... por donde parece que la vía de alguna de estos que dice aquí tener familiaridad con el confesor, la envió o pretendió enviar a Su Majestad⁵⁷.

56. *Imagen del Antecristo compuesta primeramente en Italiano : y si después traduzida en Romanze, por Alonso de Peñafuerte.* (¿ 1557). (s.l, s.n), Madrid, R.A.E. III, 1849, p. 132 : « el papa vino para engañarnos cuando Cristo había venido a desengañarnos ». Voir J.-F. Gilmont, « La propagande protestante de Genève vers l'Espagne au XVI^e siècle », *De libros, librerías, imprentas y lectores*, Pedro M. Cátedra - M. Luisa López Vidriero, Salamanca, 2002, p. 119-133, p. 128 et E. Droz, « Note sur les impressions genevoises transportées par Hernández », *Bibliothèque d'Humanisme et de Renaissance*, 22 (1960), p. 119-132.

57. J. I. Tellechea, « Españoles en... », p. 41, note 5.

Il est possible que l'épître ait circulé par l'entremise de fray Bernardo de Fresneda, confesseur de l'empereur, un proche de Felipe de la Torre, selon le témoignage de Baltasar Pérez. Cette épître semblait relever, ainsi, d'une initiative probablement prise à Louvain, au moment où Pérez de Pineda et les autres transfuges sévillans, ainsi que Felipe de la Torre se retrouvaient dans l'entourage de Pedro Jiménez et de Sebastián Fox Morcillo. Peut-on pour autant parler d'un parti ou d'un groupe de pression destiné à infléchir la politique religieuse en Espagne? Rien n'est moins certain. Certes, en considérant la situation de l'étranger, en 1557, telle que Pineda et ses proches pouvaient le faire, on pouvait espérer convaincre certains cercles proches du roi d'infléchir la politique religieuse. L'existence de cercles évangéliques à Séville et en Aragon, avec lesquels Pérez de Pineda était en contact, ainsi que celui de Valladolid, dont les activités ne devaient pas lui échapper, pouvait laisser espérer une diffusion croissante de la confession réformée. La présence du chapelain royal Felipe de la Torre aux côtés du roi et d'autres membres de la cour qui avaient accompagné l'Empereur en Flandre et avaient montré une certaine sensibilité aux thèses réformées pouvaient laisser croire chez les proches de Pérez de Pineda qu'une opportunité historique de défendre la cause de l'Évangile se présentait. L'accession, en 1557, à la tête de l'archevêché de Tolède de Bartolomé de Carranza, connu pour son esprit réformateur, ne pouvait que confirmer ces attentes. Toutefois, le démantèlement rapide des cercles réformés à compter de la fin de l'année 1557 réduisit très vite à néant ces espoirs.

C'est dans ce nouveau contexte que, deux ans plus tard, en 1559, Pérez de Pineda publiait, en prologue à une traduction de textes de Jean Sleidan, une *Supplicación a la Magestad del Rey donde se declara el oficio de los juezes y magistrados y a lo que es obligado todo fiel christiano para ser salvo*⁵⁸. Dans cette seconde épître, signée de son nom le *doctor* Juan Pérez, l'adresse au roi était toujours très courtoise et l'auteur rappelait

58. *Dos Informaciones muy útiles...* déjà cité. Il s'agit de la traduction de deux épîtres de Jean Sleidan réalisée par Pérez de Pineda et publiée en 1559, précédée d'une supplique à Philippe II rédigée par le traducteur. Usoz y Río les avait par erreur attribuées à Enzinas.

qu'il n'était de plus grand plaisir pour un monarque que de voir son peuple comprendre la parole de Dieu et la suivre⁵⁹. Mais il poursuivait en rappelant que la chose publique bien gouvernée, où régnait l'ordre institué par Dieu, pouvait facilement être anéantie ou corrompue par l'action du démon lorsque les hommes s'éloignaient de la parole divine. Aussi, après avoir rappelé les efforts de réforme entrepris par Wyckliffe, par Hus, par Jérôme de Prague puis par Luther pour réformer l'Église, présentait-il les principaux points de la profession de foi calviniste. Il prenait soin de signaler que « *esta profesión que seguimos y esta doctrina, no es luterana sino cristiana*⁶⁰ », à la différence de l'épître publiée en 1557, dans laquelle le terme *luterano*, entendez protestant dans le castillan du XVI^e siècle, était assumé à défaut d'être revendiqué.

Or, selon Pérez de Pineda, si le roi combattait la nouvelle confession c'est qu'il ne la connaissait pas, trompé comme il l'était par ses conseillers et par les inquisiteurs tout particulièrement, selon le même argumentaire déjà présent dans la *Carta enviada a nuestro augustísimo Señor... don Felipe* de 1557. Toutefois, dans sa *Supplicación*, il allait plus loin, réclamant au monarque la suppression de l'Inquisition. D'une part, parce que son action néfaste faisait perdre au roi et au royaume le concours de personnes généreuses, savantes et sages. D'autre part, il devait abolir la cour infâme parce que Dieu, conformément à ses volontés, l'avait choisi pour exercer la dignité de prince et qu'aller à l'encontre de la parole divine revenait à s'en montrer indigne. Si le monarque se gardait d'écouter les signes de la providence, son destin était scellé et sa perte assurée par ce même tribunal censé protéger la foi, ce qu'il exprimait à travers une image saisissante, celle d'un roi trônant au milieu d'un paysage de désolation fait de cendres et de casaques d'infamie: « *se seguirá necesariamente que venga Vuestra Majestad a ser rey ya no de hombres, que fue el intento de Dios... sino rey de la ceniza y de los sambenitos* »⁶¹.

59. J. Pérez de Pineda, *Supplicación a la majestad del rey...* dans *Dos Informaciones muy útiles...*, p. 5.

60. *Ibid.*, p. 28.

61. *Ibid.*, p. 36.

L'insistance avec laquelle Pérez de Pineda demandait l'abrogation de l'Inquisition n'était pas fortuite. Depuis un an et demi, son proche ami et compatriote Julián Hernández était interrogé par les juges inquisitoriaux alors que la communauté protestante de Séville était en train d'être démantelée. L'année suivante, alors que les communautés réformées de Valladolid et de Séville avaient été tragiquement démembrées par l'Inquisition, Juan Pérez de Pineda envoyait une épître destinée aux croyants pour les fortifier dans leur foi et les aider dans l'épreuve durant les persécutions qu'ils enduraient, l'*Epístola consolatoria*, fustigeant là encore le Saint-Office et son action néfaste⁶².

À l'instar des plus virulents détracteurs de l'Inquisition, on retrouvait chez Juan Pérez de Pineda la critique du tribunal du Saint-Office en des termes très proches de ceux qui pouvaient être lus dans l'*Institución de un rey cristiano* de Felipe de la Torre, publiée en 1556 à Anvers. Chez ce chapelain royal aragonais, la critique du Saint-Office était particulièrement virulente, les juges étant accusés de pervertir le message du Christ et de tromper la conscience du roi. Le monarque, dès lors, devait, pour la décharge de sa conscience, veiller à ce que le message évangélique ne soit pas perverti par ses officiers, « *que so especie de religión, no se haga cosa que sea en perjuicio della y no solamente les pese después de haberlo hecho, pero aun tengan un perpetuo escrúpulo de conciencia y suspiren por haber permitido que se derramase sangre de algunos, sin causa bastante* ». Au delà des inquisiteurs, l'Inquisition elle-même menaçait, par sa nature, l'esprit chrétien : « *las cosas que se hacen a título de servicio de Dios, hanse de emprender cristianamente, y en todas nuestras obras y acciones ha de resplandecer el ánimo y caridad cristiana; pero so especie de religión, in-*

62. *Epístola para consolar a los fieles de Jesus Cristo, que padecen persecución por la confesión de su Nombre* (Genève), 1560. Elle fut publiée à la fin du XIX^e siècle sous le titre de *Epístola Consolatoria*, RAE, Madrid, 1848, II, et plus récemment à Barcelone, 1994. L'attribution aux presses de J. Crespin est irrecevable même si l'ouvrage est paru à Genève : cf. J. F. Gilmont, *Bibliographie des éditions de Jean Crespin (1550-1572)*, Verviers, 1981, 2 vol., I, 134. Elle ne manque pas de rappeler l'épître pour consoler les fidèles qui souffrent de Pierre Viret publiée à Genève en 1541. Dans son *Epístola*, Pineda affirme avoir vu de ses yeux périr sur le bûcher les martyrs de la foi protestante mais il s'agit probablement d'un artifice rhétorique car il est peu probable que Pineda, alors recherché par l'Inquisition, ait pu se rendre en Espagne.

famar al prójimo, quitar sus bienes al Cristiano y buscar la muerte a quien Jesucristo dio vida, no es justicia sino tiranía; no es piedad sino crueldad, no es religión sino falta de temor de Dios»⁶³.

Rarement une œuvre publiée en castillan dans les possessions espagnoles au milieu du XVI^e siècle ne poussa aussi loin la critique des fondements mêmes de l'institution inquisitoriale. L'*Institución de un rey cristiano* ne fut jamais censurée ni même expurgée, semble-t-il, malgré les charges que l'Inquisition ne manqua pas de réunir contre l'entourage du chapelain royal⁶⁴. Or, Pérez de Pineda et de la Torre se connaissaient ou appartenait à des cercles de connaissances voisins. Lors d'une enquête inquisitoriale ouverte en Aragon sur le recteur Monterde et le docteur Morillo, ami de Juan Pérez de Pineda, le chapelain de la Torre avait été présenté nommément comme l'un des correspondants de Morillo, suspect à cause de ses sympathies pour les protestants et de ses amitiés, parmi lesquelles on comptait le docteur Egidio de Séville⁶⁵. Julián Hernández, le convoyeur d'ouvrages anti-catholiques, dont la bévue allait permettre à l'Inquisition de réaliser

63. Felipe de la Torre, *Institución de un Rey Cristiano, colegida principalmente de la Santa Escritura, y de sagrados Doctores, por el Maestro Felipe de la Torre: Dirigida a la S.C.R. Majestad del rey Don Felipe... en Anverso, En casa de Martin Nucio... Año de 1556*. Voir l'étude que lui consacre J. A. Maravall, «La oposición político-religiosa a mediados del siglo XVI. El erasmismo tardío de Felipe de la Torre», *La oposición política bajo los Austrias*, Ariel, Barcelona, 1974, p. 89-92, p. 89-90 et R. W. Truman, «Felipe de la Torre and his 'Institución de un rey christiano' (Antwerp, 1556): The Protestant Connections of a Spanish Royal Chaplain», *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 46 (1984), p. 83-93, ainsi que l'introduction de Truman à l'édition de l'oeuvre de De la Torre (Exeter, 1979). L'idée que le roi est trompé par ses inquisiteurs et ignore l'étendue des forfaits commises en son nom est une constante dans la littérature protestante espagnole, une façon probable de dédouaner le monarque pour limiter la violence de la charge portée contre l'une des principales institutions du royaume: Enzinas dans ses *Mémoires* défendait l'empereur dont il disait qu'il ne connaissait pas les procédures d'exception contre les accusés d'hérésie ou de luthéranisme: *op. cit.*, I, p. 137.

64. L'Aragonais Felipe de la Torre enseigna à l'Université de Louvain. Il faisait partie d'un groupe composé de Pedro Jiménez aux côtés de Fox Morcillo, Juan Paez de Castro, Fadrique Furió Ceriol, le Dr Morillo et fray Julián de Tudela. Suspect par ses positions considérées hétérodoxes, il fut soupçonné d'être lié aux cercles protestants des Pays-Bas. Il fut présenté comme tel par Julián Hernández, le convoyeur d'ouvrages de propagande protestante à Séville; de même, apparaît-il cité dans le procès Carranza et dans celui du recteur Miguel de Monterde.

65. A.H.N. Inq. Lib. 575 f° 67v 17.7.1558 et Lib. 961, f° 532v-533r: 28.9.1558. Voir aussi A. G. Kinder, «Un grupo de protestantes del siglo XVI en Aragón desconocido hasta hora», *Diálogo ecuménico*, t. XXI, 70-71 (1986) et *ib.*, «Juan Morillo, catholic theologian at Trent. Calvinist elder in Frankfurt», *Bibliothèque d'Humanisme et de Renaissance*, 38 (1978), p. 345-350.

un grand coup de filet dans les milieux évangéliques de Séville en 1557-1558, avait également cité Felipe de la Torre dans ses dépositions et évoqué ses liens avec fray Julián de Tudela, proche de Pineda; en outre, il avait, selon divers témoins, rapporté les propos selon lesquels le Docteur Morillo s'était converti à certaines thèses du protestantisme en écoutant les cardinaux Reginald Pole et Bartolomé Carranza⁶⁶.

Or, il était évident qu'il existait une parenté de points de vues entre Pérez de Pineda et Felipe de la Torre dont l'*Institución de un Príncipe cristiano* s'inspirait, sans le citer, du modèle des miroirs des princes repris par Érasme et de nombre de préceptes de ce dernier⁶⁷. Les deux épîtres de Pérez de Pineda, à l'influence calvinienne indéniable, étaient très représentatives à la fois de ce courant espagnol critique aussi bien à l'égard de l'Inquisition que de la branche traditionnelle de l'Église castillane et qui défendait un retour à l'esprit des premiers apôtres. Un courant qui avait trouvé son plein épanouissement à Louvain mais qui ne put se perpétuer que dans les cercles d'exilés, notamment à partir des débuts du règne de Philippe II, à Genève, à Francfort et à Anvers tout particulièrement.

Ainsi, en 1567, soit près de dix ans après les événements de Séville et de Valladolid, il n'était plus question d'espérer défendre la cause de l'Évangile en Espagne où les autodafés des années 1559-1563 avait marqué le coup d'arrêt de la diffusion du protestantisme et des courants critiques à l'égard de l'orthodoxie catholique. Lorsque le Sévillan Antoine Corran publia cette année-là sa *Lettre à sa majesté du roi des Espagnes*⁶⁸, le contexte dans lequel elle s'inscrivait avait radicalement changé mais l'influence du vénérable sévillan, Pineda, ne manqua pas de se faire sentir sur l'ancien moine isidorien.

Corran était arrivé le 1^{er} novembre 1566 à Anvers et, lorsqu'il avait refusé de signer la confession de foi hollandaise de Guy de Brès qui

66. J. I. Tellecha, «Españoles en Lovaina...», déjà cité.

67. M. Bataillon, *Erasmus...*, p. 630.

68. Voir D. Moreno «Antonio del Corro y su 'Carta enviada a la Majestad del Rey Felipe' (1567): una propuesta de tolerancia religiosa», *Homenaje a D. A. Domínguez Ortiz*, Grenade (sous presse).

condamnait les groupes les plus radicaux tels que les anabaptistes et les schwenkfeldiens, il s'était trouvé aux prises avec les responsables de l'église wallone. Fallait-il s'en surprendre? Fidèle à son esprit de conciliation et à sa conscience iréniste, Corran refusait toute condamnation des groupes qui puisaient dans le retour aux Évangiles la force pour s'approcher de Dieu, fussent-ils radicaux. Ce refus ne l'empêcha nullement d'exercer comme ministre calviniste jusqu'à la fin du mois de mars 1567, tant la communauté anversoise avait besoin de pasteurs pour les communautés étrangères. Durant son séjour à Anvers, l'ancien moine isidorien trouva l'appui de quelques Espagnols, parmi lesquels le marchand Marcos Pérez, un marrane converti au calvinisme, qui avait tenté de favoriser un rapprochement entre les calvinistes et les luthériens wallons et qui finança l'envoi de littérature protestante à plusieurs reprises vers l'Espagne⁶⁹. Corran côtoya également un autre compatriote, le marrane calviniste Martín López qui avait, lui aussi, aidé les communautés calvinistes espagnoles du Sud de la France. Il commençait en décembre à prêcher publiquement à Anvers.

La *Lettre envoyée à Sa Majesté des Espagnes...* s'inscrivait dans le prolongement de la missive ouverte publiée en 1557 par son ami Juan Pérez de Pineda mais le propos y était sensiblement distinct. On y exprimait l'espoir que le roi embrasserait la Réforme mais surtout, pour Corran, il s'agissait, plus encore que de le convaincre de la nécessité de rompre avec Rome, de lui exposer l'urgent besoin d'instaurer la liberté religieuse en Flandre pour éviter la guerre civile qui se profilait avec son cortège de drames et de massacres. Selon Antoine Corran, les événements du 12 mars 1567 à Anvers, Tournay et Valenciennes, la violente répression des cercles calvinistes sous les ordres de Marguerite de Parme, n'en étaient que la tragique préfiguration⁷⁰.

69. Voir P. J. Hauben, « Marcos Pérez and Marrano Calvinism in the Dutch Revolt and the Reformation », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 29 (1969), p. 121-132; A. Goosens, « Les hétérodoxes hispano-portugais dans les Pays-Bas méridionaux. Quelques parcours au temps de la répression inquisitoriale (1520-1567) », *Deux monarques et une histoire en commun : l'Espagne et les anciens Pays-Bas sous les règnes de Charles Quint et de Philippe II*, Bruxelles, Instituto Cervantes, sous presse. Sur l'envoi de livres à Séville, M. Boeglin, *Inquisición y Contrarreforma...*, p. 80-81.

70. *Lettre à Sa Majesté...*, f° 74r.

Depuis les années 1560, en effet, les autorités des Pays-Bas devaient faire face à une situation explosive : les confessions réformées élargissaient leur emprise sur une population de plus en plus critique tant à l'égard de la répression religieuse menée par les représentants espagnols que des procédures inquisitoriales⁷¹. En 1564, la noblesse protestante tentait d'imposer à Marguerite de Parme le « Compromis des nobles », sans succès, alors que la volonté d'aboutir au pluralisme religieux ne se démentait pas. À partir de 1566, plusieurs écrits défendaient la liberté confessionnelle parmi lesquels celui du juriste François Baudoin, le *Bref discours envoyé au roi Philippe*, qui condamnait vertement le recours à la violence en matière de religion. Guillaume d'Orange de son côté fustigeait la politique des autorités espagnoles dans son *Mémoire sur l'état critique des Pays-Bas et les moyens d'y porter remède* publié la même année⁷².

Au début de l'été 1566, un synode des églises calvinistes d'Anvers décidait que celles-ci devaient sortir de l'ombre ; des cérémonies massives réunirent plusieurs milliers de calvinistes dans diverses villes de Flandre alors que les nobles soumettaient une seconde requête à Marguerite de Parme, lui enjoignant de proclamer la liberté religieuse. En août 1566, la situation s'embrasa et la fureur iconoclaste se déclencha dans plusieurs villes. Une troisième supplique demandait une nouvelle fois la liberté religieuse totale, mais cette fois assortie de la menace d'un soulèvement si la demande restait sans suite. Les 12 et 13 mars 1567, les calvinistes furent attaqués par la troupe et battus près d'Anvers. Marguerite de Parme prit de fortes mesures de répression contre les protestants. Guillaume d'Orange, Bredero et des milliers d'autres furent forcés de se réfugier à l'étranger alors que Philippe II envoyait en Flandre, à la tête d'une armée de 10 000 hommes, le duc d'Albe, lequel allait prendre la succession de Marguerite de Parme à la tête des Pays-Bas.

71. A. Goosens, *Les Inquisitions modernes dans les Pays-Bas méridionaux. 1520-1633*, Bruxelles, 1997, 2 vol., I, p. 94-98.

72. D. Moreno, « Antonio del Corro... », déjà cité.

Au lendemain des événements d'Anvers, alors que la situation semblait sans issue, Corran publiait sa lettre ouverte au roi. S'inspirant de l'opuscule de Baudoin, il développait son argumentation devant conduire le monarque à reconnaître la liberté de confession, mais il ne s'agissait là que d'un artifice rhétorique pour mieux gagner à soi les véritables destinataires : la population de Flandre et les représentants de la monarchie espagnole ; le choix de la langue française n'était nullement fortuit mais destiné à peser dans le débat qui déchirait la Flandre. Nulle volonté de revanche, nul appel ou incitation à la haine ; au contraire, en conformité avec ses idéaux, Corran recherchait la concorde civile et l'apaisement⁷³.

L'adresse au roi d'Espagne était, ici aussi, extrêmement courtoise et respectueuse et le climat d'intolérance était attribué, là encore, aux conseillers du roi et aux inquisiteurs. Évoquant ses échanges avec un juge du Saint-Office de Séville, sans nul doute son oncle le *licenciado* Corro, à propos de l'affaire du chanoine et prédicateur Egidio molesté par le tribunal à partir de la fin de la décennie 1540, il signalait au roi : « ledit inquisiteur me raconta plusieurs cruautés, que le Saint-Office d'Inquisition exerce à l'endroit de ceux-là qui sont entre leurs mains, qui serait bien besoin que votre Majesté entendît⁷⁴ ». Antoine Corran feignait de croire que le monarque était abusé dans sa lettre destinée à apaiser l'affrontement religieux en Flandre : évoquant la conversion aux doctrines réformées d'une partie des Espagnols avant la sinistre répression des années 1558-1563, il expliquait :

voilà pourquoi, Sire, un si grand nombre de personnes en votre royaume d'Espagne, ayant entendu de tels abus et superstitions de l'Église papale, gémissaient en leurs cœurs et n'y sachant mettre autre ordre, suppliaient le Seigneur qu'il l'y mît de sa main : et ne se pouvant point contenir, disaient en public et en secret quelque partie de ces abominations. Ce que depuis a donné occasion à quelques-uns de sortir hors de votre royaume et terres de votre domaines ; et les autres, qui y sont demeurés, ont été exposés à la rage des inquisiteurs, brûlés tout vifs, les autres étranglés, les autres accablés et morts en la torture,

73. Sur ses œuvres et positions théologiques, voir Kinder, A. Gordon. « Obras Teológicas de Antonio del Corro : Las dos Redacciones de la Tabla de la Obra de Dios y la Monas Theologica », *Dialogo Ecumenico* 30 (1995), p.311-345.

74. A. Corran *Lettre...*, f° 4 r.

et autres qui ont trépassé entre les mains cruelles des geôliers de l'Inquisition et, ce qui est pis, que toute cette tragédie Sire, s'est jouée au nom de votre Majesté, disant que vous êtes celui qui commande d'emprisonner, meurtrir et brûler ceux qui connaissent tels abus et souhaitent jouir de la liberté que la doctrine du Saint Évangile de Jésus Christ nous promet et présente»⁷⁵.

Si la personne du monarque était à ce point ménagée c'est qu'on entendait par là œuvrer à une solution politique en Flandres, à un moment où l'option de la répression à outrance ne l'avait pas encore emporté. L'œuvre était divisée en trois parties. Dans un premier temps, l'auteur se présentait ou présentait son cheminement spirituel, depuis Séville jusqu'à Anvers, donnant une place toute particulière aux années vécues dans la capitale des Indes⁷⁶. Son rapide exposé biographique était une ingénieuse façon d'introduire le sort des tenants de la Réforme dans la péninsule. Il poursuivait en fustigeant les « marchands de la papauté » et une section fournie soulignait les contradictions entre les dogmes sur lesquels reposait l'Église de Rome et les Évangiles. Reprenant les principales thèses de Calvin, il dénonçait tant les « faux sacrements » que le trafic des indulgences et les transactions financières de la papauté ou le culte des saints, assimilé à l'idolâtrie et à la superstition. Il s'agissait d'une attaque en règle du dogme pour rappeler au roi la nécessité de ne pas laisser les affaires de religion aux mains de l'Église, et de l'Église de Rome tout particulièrement, et l'inviter à fonder une église nationale.

Aussi, dans un second temps, Corran présentait-il un traité de doctrine chrétienne réformée extrêmement concis et y déclinait-il les principaux points de la confession protestante, sobrement présentés. On y retrouvait l'empreinte de son activité de prédicateur réformé animé, comme il l'était, par la volonté d'atténuer les points de discorde entre luthériens et calvinistes. Durant son séjour à Anvers, entouré de Marcos Pérez et des proches de celui-ci, il avait tenté de favoriser des rencontres entre les membres des deux communautés visant à permettre

⁷⁵. *Ibid.* f° 15r.

⁷⁶. *Ibid.* f° 1-22. Sur les années à Séville, voir ci dessus, note 30.

la constitution d'un front uni des protestants aux Pays Bas⁷⁷. Mais au-delà de volonté de trouver un terrain d'entente entre réformés, Corran s'efforçait de présenter une doctrine chrétienne susceptible de froisser le moins possible les catholiques. Aussi, préférant éviter la polémique dans son écrit, les thèmes traités étaient-ils : le retour au sens originel des Évangiles et la défense de la Bible en langue vulgaire, la question de la loi de Dieu et de la justification. Corran rappelait ainsi au roi que le débat sur la justification était la source de toutes les questions et dissensions qui avaient cours en Europe et qu'il ne pouvait être tranché par une simple affirmation de la suprématie des œuvres sur la foi⁷⁸.

La Flandre s'était singularisée par l'intérêt manifesté pour les nouvelles lectures de l'Évangile; aussi n'était-ce guère un hasard si la confession réformée avait jeté des racines profondes en ces terres, selon A. Corran. La troisième partie de la lettre revenait, ainsi, sur les événements d'Anvers et tentait de proposer une voie de conciliation avant que la situation n'ait atteint un point de non retour. À cette fin, il tentait de démontrer que même les pires carnages ne réussiraient pas à empêcher l'inéluctable avancée du protestantisme. Prenant Séville comme un lieu où la vérité de l'Évangile avait été sauvagement bâillonnée, il évoquait la mémoire d'Egidio et de Constantino, comme celle de nombreux autres théologiens, contraints d'occulter leurs convictions pour ne pas perdre leurs bénéfices, leur honneur ou leur vie. Or, si cette répression pouvait laisser penser que la cause de l'Évangile était morte en Espagne dix ans après les grands autodafés de Séville et de Valladolid, l'histoire de la répression menée contre les descendants de juifs et de musulmans d'Espagne démontrait tout le contraire : en près de cent ans d'activité, le tribunal n'était guère parvenu à éradiquer les autres confessions et ceux qui les professaient, « faisant semblant d'embrasser la religion de Jésus Christ, ont demeuré tellement obstinés, que même jusqu'à ce jour d'hui, les inquisiteurs trouvent bien de la besogne entre eux »⁷⁹.

77. Voir P. J. Hauben, « Marcus Pérez and Marrano Calvinism in the Dutch Revolt and the Reformation », *Bibliothèque d'Humanisme et de Renaissance*, 29 (1967), p. 121-132, 125-129.

78. *Lettre à sa Majesté...*, f° 52v-56r.

79. *Ibid.*, f° 76r.

Enfin, cherchant à démontrer la dégradation de la situation, il rappelait les exactions dont il avait été le témoin à Anvers, le 12 mars 1567. Son appel gagnait rétrospectivement une résonance tragique et prophétique à la veille de la nomination du duc d'Albe à la tête des Pays-Bas. Les meurtres perpétrés préfiguraient des temps obscurs pour ceux qui se refusaient à accepter le dialogue; évoquant les habitants des faubourgs d'Anvers, il signalait comment ceux-ci:

commencèrent à crier a haute voix qu'on les (*sic*) ouvrit les portes pour aller aider ceux qu'on tuait dehors et l'esclandre et tuerie fut telle qu'en l'espace de six heures se mirent en armes plus de quinze mille personnes, les uns pour ouvrir les portes, les autres pour garder les portes et autres pour tenir bon en leurs maisons pour ce qu'ils craignaient que la gendarmerie entraint en la cité après avoir exploité aux champs leur entreprise très cruelle... quant à moi, je puis dire qu'en toute ma vie je ne vis de mes yeux un si pitoyable spectacle et, nommément, quand tout le reste de la ville se mit en armes pour se ruer les uns contre les autres⁸⁰.

Comme issue à la crise, il proposait au roi d'intervenir personnellement, à l'instar de l'empereur Constantin, en convoquant de sa propre autorité un concile ou une assemblée de tous les chrétiens, chose à laquelle tout monarque devrait être tenu, « pour pacifier ses sujets et repurger les superstitions introduites en notre chrétienne religion... non pas pour la ruiner mais plutôt pour être nourriciers d'icelle, comme l'Esprit de Dieu leur (en) baille charge par le prophète Isaïe⁸¹ ». Les vassaux des Pays-Bas, ayant enduré les pires vexations et formes d'exécutions au cours des trente dernières années venaient demander, par la voie de l'auteur, à Sa Majesté que « pour le moins sous votre protection et votre sauvegarde, un chacun puisse vivre en la liberté de sa conscience »⁸².

L'expression « liberté de conscience » était prononcée, mais maladroitement; Corran ajoutait que le roi, voyant très vite le « véritable exercice de la religion » chez ses sujets ne tarderait pas lui-même à se convain-

80. *Ibid.*, f° 80r.

81. *Ibid.*, f° 72v-73r.

82. *Ibid.*, f° 86r.

cre des superstitions, idolâtries et vaines cérémonies de la confession catholique. Il n'était pas question de respecter la foi d'autrui mais de tolérer l'autre, en espérant qu'il se convertirait. Il prédisait, ainsi, que durant une période les deux confessions, catholique et protestante, coexisteraient, assurant le roi que «durant cette surséance, que vos sujets des Pays-Bas de la confession protestante demandent à Votre Majesté, ils ne veulent point faire aucun empêchement à ceux qui par crainte ou par ignorance veulent garder les cérémonies de l'Église papale, ains plutôt les embrassent en leurs infimités comme frères et amis⁸³». On le voit, malgré ses accents irénistes, l'attitude de Corran, dans le contexte d'une Espagne en proie à des violents conflits religieux dans ses périphéries, ne se départait pas des contradictions de l'idée de tolérance, selon laquelle il ne s'agissait pas d'accepter comme égales sa croyance et celle d'autrui mais de tolérer celui ou ceux dont on ne pouvait venir à bout, et incidemment accepter leur conceptions.

Écrite le 15 mars 1567, l'épître sortit des presses lorsque la troupe était déjà entrée en action. Elle n'eut aucune chance d'influer sur le débat en cours, à l'instar des deux premières publiées par Juan Pérez de Pineda, qui avaient été distribuées au moment même où l'appareil inquisitorial lançait une répression aveugle contre tout ce qui se rapprochait des doctrines évangéliques. Mues toutes trois par le dessein de montrer la supériorité de la profession de foi calviniste et animées d'une apparente volonté de favoriser l'entente entre les chrétiens, elles demeuraient prisonnières des ornières de leur temps; tout particulièrement chez Corran, dont l'esprit de conciliation et l'irénisme ne faisaient guère de doute, mais chez qui le pluralisme confessionnel était encore impensable. On ne réclamait pas au roi d'intervenir pour reconnaître la valeur égale de toutes les confessions dans ses royaumes, mais pour surseoir à la répression des réformés, en attendant le moment où les catholiques seraient touchés et éclairés par la grâce de Dieu.

83. *Ibid.*, f° 86r-v.

Révélatrices des espoirs suscités dans la communauté des protestants espagnols au lendemain de l'abdication de l'Empereur, ces trois épîtres reprenaient une argumentation similaire à l'*Épître au Roi* de Jean Calvin de 1535 : le roi était trompé par ses magistrats, les inquisiteurs outrepassaient leurs droits et leurs devoirs de juges pour bâillonner les vérités de l'Évangile et Sa Majesté avait le devoir, en tant que prince chrétien, d'écouter la parole de Dieu, sans se laisser influencer par ses mauvais conseillers. Les lettres de Pérez de Pineda sont révélatrices d'un cercle, à l'étranger, qui se faisait fort d'obtenir l'établissement du pluralisme religieux en Espagne (thème que l'on trouvait déjà ébauché chez Enzinas dans son *Histoire de l'État des Pays Bas*) à la veille de la répression antiprotestante menée en Castille. Au lendemain de celle-ci, alors que les communautés étaient anéanties durablement par l'action inquisitoriale, ces desseins furent abandonnés. L'épître de Corran, tout en étant très proche par la thématique, renvoyait à un autre contexte social et politique mais elle ne se gardait pas d'évoquer, à diverses reprises, la situation en Espagne et le sort de la communauté protestante de Séville; elle insistait tout particulièrement sur les travers de l'action inquisitoriale.

Est-ce étonnant si on retrouve les mêmes échos d'une Espagne intolérante et fanatique dans le *Reginaldo González Montes*? Cassiodore de la Reine, A. Corran et J. Pérez de Pineda s'étaient retrouvés durant l'été 1555 à Montargis, quelques années avant que l'œuvre ne sorte des presses de Heidelberg grâce aux bons offices de Cassiodore; si l'identité des collaborateurs éventuels de Cassiodore de la Reine demeure toujours sujette à caution, nul doute que la rencontre périgourdine permit aux trois individus de concevoir ou, à tout le moins, de débattre du contenu de ce premier pamphlet dénonçant l'Inquisition et la politique confessionnelle de Philippe II et qui allait puissamment alimenter la propagande anti-espagnole à l'étranger⁸⁴.

84. Sur l'identité de l'auteur, voir B.A. Vermaseren, «Who was Reginaldus Gonsalvius Montanus?», *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 47 (1985), p.47-77, voir aussi les apports de C. Gilly, *Spanien und der Basle...*, p.373-385.